

CHAPITRE 15

ARCHITECTURE MILITAIRE, CIVILE ET DOMESTIQUE *PARTIM ORIENT*

S.M. Cecchini

La documentation archéologique relative à l'architecture des sites phéniciens d'Orient et de Chypre est connue de manière tout à fait sporadique et occasionnelle. Cette grave lacune documentaire est due, dans les villes de la côte levantine les plus importantes, Tyr, Sidon, Byblos, Amrit (RENAN 1864; JIDEJIAN 1969, 1971, 1977), à la superposition des couches archéologiques postérieures à l'époque phénicienne, à la difficulté de «relire» les fouilles du passé, à la carence de fouilles systématiques. Ce sont surtout les aspects les plus «modestes» de l'architecture, en particulier ceux qui sont relatifs aux constructions civiles et domestiques, qui ont été négligés, au profit des plus évidents et éclatants vestiges de l'architecture religieuse et funéraire.

Des fouilles récentes, dans des sites dont l'importance historique est moindre, ont en partie comblé ce vide. Tell Sukas, Tell Kazel, Sarepta ont fourni sur l'architecture civile et domestique des données certes partielles, mais de quelque intérêt. Ces données ne permettent pas en tout cas d'établir des typologies architectoniques relatives à toute la période conventionnellement considérée comme phénicienne, du début de l'Âge du Fer à la fin de la période perse. Parmi les centres de la région phénicienne, Sarepta (*Sarepta* I et II), Tell Kazel (AA. VV. 1990a) et Tell Sukas (*Sukas* VIII) nous procurent une documentation désormais solide. Par ailleurs, les sondages de Tyr (BIKAI 1978a) sont limités du point de vue de l'extension, mais ils jouent un rôle important pour l'étude stratigraphique de la culture matérielle. De plus, des renseignements utiles proviennent aussi des centres périphériques, soit au N. (Ras el-Bassit, Ras Ibn Hani) soit au S. (Tell Keisan, Tell Dor, Tabbat el-Hammam, Tell Mevorakh, Tell Abu Hawam). Enfin, en ce qui concerne Chypre, il n'est pas toujours facile de cerner des caractères architectoniques spécifiquement phéniciens parmi les restes archéologiques mis au jour dans l'île.

En effet, même là où des caractères architectoniques relatifs, par exemple, à des habitations privées, à des installations portuaires, à des établissements industriels sont reconnus, ils ne peuvent pas être suivis sur

un arc chronologique ample, ni être insérés dans des tissus urbains connus dans toutes leurs composantes. Dans l'état actuel des découvertes, les rapports réciproques entre les unités architectoniques et, en substance, les caractères essentiels de l'urbanisme du monde phénicien d'Orient nous échappent presque totalement (*cf.* CIASCA 1988, p. 140-142).

Les sources bibliques nous informent en tout cas explicitement de l'habileté des Phéniciens comme constructeurs. Il est bien connu que des artisans envoyés par Hiram de Tyr bâtirent le palais de David et le temple de Salomon et, en effet, une technique de construction attribuée à l'influence phénicienne est évidente dans différents sites de la côte levantine (STERN 1977, 1982, 1988; ELAYI 1980b; BALENSI 1985; SHARON 1987). Il s'agit soit d'appareils de pierres en assises de boutisses et panneresses alternées, soit de murs formés de piliers appareillés, reliés par des sections en blocage de moellons. Même s'il est évident qu'il s'agit d'une tradition de maçonnerie jadis employée dans la région au moins dès le Bronze Récent, il est vraisemblable que ce furent des maîtres-ouvriers phéniciens qui diffusèrent ces techniques (*cf.* 2S. 5, 11; 1R. 5, 15-32; 2Chr. 2, 2). Surtout, le type de mur à piliers a connu son plus grand développement en Palestine aussi (par exemple à Tell Dor qui appartenait au territoire de Sidon, SHARON 1987; STERN 1988; à Tell Mevorakh, STERN 1977, 1978; BALENSI 1985) au I^{er} millénaire, particulièrement à l'époque perse, ce qui explique sa diffusion dans les colonies d'Occident à partir de cette époque (ELAYI 1980b, p. 180).

A. *Architecture militaire*

Dans les rares restes de fortifications, souvent indatables, des villes phéniciennes on a reconnu une certaine typologie évolutive en ce qui concerne les techniques défensives (LERICHE 1992), lesquelles ne montrent pas de caractères spécifiques par rapport à celles des villes syriennes et palestiniennes de même époque. On ne connaît pas de vestiges du début de l'Âge du Fer, mais on peut supposer que les sites principaux étaient tous fortifiés, comme le montrent les restes d'un glacis de pierres brutes, daté du IX^e-VIII^e s., mis au jour près de la porte orientale, dans le secteur N.-O. de Byblos. Un exemple unique d'architecture monumentale phénicienne antérieure à la conquête assyrienne est fourni par les ruines de l'enceinte de Tell Dor (semblables à celles de Megiddo, Hazôr et Gézer), avec la porte à tenailles flanquée de tours (STERN 1988).

La description des enceintes de ces siècles, que P. Leriche déduit de données archéologiques («Les remparts de cette époque sont tous de même conception : murailles linéaires, peu épaisses ... comportant des casemates, mais dépourvues de tours, sauf aux portes qui sont conçues selon un plan à tenailles ... Aux angles et aux changements de direction, l'ouvrage est renforcé par des massifs de pierres appareillées», LERICHE 1992, p. 173), ne semble cependant pas correspondre aux représentations des bas-reliefs assyriens entre le IX^e et le début du VII^e s. Sur ces monuments on peut voir toute une série de villes entourées de murailles à tours et balcons; on n'arrive pas facilement à identifier parmi elles des sites phéniciens, lesquels ne sont pas caractérisés, sinon par les détails des paysages ou par les caractères ethniques des personnages représentés – définis d'une façon générique comme «phéniciens».

Cependant, les inscriptions de deux bas-reliefs d'Assournasirpal II et de Salmanasar III sur des portes de bronze de Balawat (respectivement JACOBY 1991, fig. 7-8, et KING 1915, pl. 13) permettent d'identifier, dans les deux figurations, la ville de Tyr entourée par les eaux. Mais les enceintes y diffèrent en nombre de portes et de tours; à part cela, l'île est indiquée dans la représentation la plus ancienne par une simple ligne horizontale, tandis que dans le bronze de Salmanasar le terrain rocheux est représenté, selon la convention courante au Proche-Orient ancien, par un motif à écailles (JACOBY 1991, p. 119). La ville, entourée par des murs à tours et à balcons décorés par des boucliers, qui est représentée sur un bas-relief de la chambre I du palais de Sennachérib à Ninive, est généralement identifiée avec un site phénicien tant à cause des caractères du paysage, de l'architecture et des personnages qu'en raison de l'appartenance de la sculpture au cycle des célébrations de la campagne du souverain en Occident (JACOBY 1991, p. 119-120, fig. 9; RUSSELL 1991, p. 161-162, fig. 85). Des considérations partiellement analogues ont été proposées pour l'identification de la ville représentée sur le relief de la chambre XLVIII du même palais (RUSSEL 1991, p. 70-71, fig. 39). La typologie du paysage conditionne aussi l'identification avec Tyr de la ville insulaire sur un relief de Tiglat-phalazar III à Nimroud (JACOBY 1991, p. 120, fig. 13).

Les vestiges les mieux conservés d'enceinte phénicienne sont, en l'état actuel des recherches, ceux de Baniyas, c.40 km au N. de Tartous, site inexploré, mais dont on peut admirer les imposantes ruines de l'ancienne place forte (DUSSAUD 1927, p. 127-129) datée de l'époque assyrienne ou babylonienne (cf. I.B.2 L'archéologie monumentale *partim* Orient). Les murs, qui suivent un tracé trapézoïdal à ligne brisée (500 x 250 m), sont

conservés sur une hauteur de 5 à 10 mètres, épais de 5 à 8 m; ils sont formés de blocs à peine dégrossis «disposés en assises régulières, maintenus par des pierres de calage et maçonnés au mortier de terre» (LERICHE 1992, p. 174). Une seule tour protège la porte N.-O., en chicane comme les deux autres qui percent la muraille à l'E.

La documentation archéologique relative aux places fortes dans le territoire phénicien est très pauvre aussi pour l'époque perse. À Byblos, seuls les restes d'une aire fortifiée, datée de la fin du VI^e s., ont été mis au jour dans le secteur N.-E.; il s'agit d'une terrasse avec des tours aux angles, qui à la fin du V^e ou au début du IV^e s. fut agrandie vers l'extérieur par une autre ligne fortifiée (PARROT, CHÉHAB & MOSCATI 1975, p. 106, fig. 110); conservée sur une hauteur de plus de 10 m, celle-ci fut soigneusement maçonnée en appareils à bossage disposés en assises régulières, qui forment un double parement rempli d'éclats de taille et de terre, renforcé par des tours carrées de 10 m de côté (*Byblos V*, pl. E).

En ce qui concerne Chypre, les restes de l'époque archaïque témoignent de la survivance de formes architectoniques plus anciennes; les fortifications d'Idalion, Salamine, Amathonte, Palaepaphos ne diffèrent pas de façon essentielle des systèmes locaux du Bronze Récent (WRIGHT 1992, t. 1, p. 248-253).

En l'absence d'une documentation archéologique consistante, ce sont les sources classiques qui nous informent que les principales villes phéniciennes étaient bien fortifiées. Tyr résista au siège d'Alexandre le Grand en opposant des murs, renforcés par des tours, hauts de 16 m, «épais à proportion et formés de larges assises de pierre liées entre elles par du gypse» (ARR., *An.* II 21). Sidon aussi, d'après Diodore (XVI 44), s'était opposée à Artaxerxès en se défendant derrière ses murs, protégés par un triple fossé.

En effet, comme l'a souligné LERICHE 1992, p. 175, en dépit des faibles témoignages dans les villes d'Orient, l'importance de l'architecture défensive phénicienne ne réside pas tant dans ses caractères typologiques – qui sont communs à toute la région levantine – que dans le rôle qu'elle joua dans la diffusion des techniques défensives orientales dans l'Occident phénicien-punique.

B. Ports

Une partie essentielle des installations urbaines des villes phéniciennes était la zone portuaire. Il est probable que les premières interventions s'en

tinrent à des simples tailles dans les rochers du littoral pour en faire des quais, comme on peut l'observer dans plusieurs sites phéniciens (Arados, Tripolis, Tyr, le port intérieur de Sidon; cf. FROST 1973b, p. 78; BLACKMAN 1982, p. 92); il est difficile de dater ce type de ports, mais, en l'absence d'évidence stratigraphique, on peut examiner les changements du niveau de la mer. Les côtes du Levant sont pour la plupart plates et dépourvues d'abris naturels ou de criques profondes : il est évident que l'intensification des activités commerciales, avec des bateaux qui employaient des ancres très lourdes, poussa à des interventions plus considérables, à la construction de barrières artificielles brise-lames et de jetées ayant leurs fondations sous eau.

Il est vraisemblable que, même si les Phéniciens ne furent pas les premiers bâtisseurs, ce sont eux qui ont agrandi et aménagé les installations portuaires des villes les plus importantes, comme Sidon et Tyr. Au début du I^{er} millénaire fut établie à Tabbat el-Hammam, au S. d'Arados, une jetée en bel appareil de pierre calcaire, dont subsiste une structure en L, le bras long s'allongeant dans la mer (BRAIDWOOD 1940, p. 203-208); selon les données stratigraphiques, elle doit dater de la fin du IX^e s. Ce serait donc un des plus anciens ports artificiels de la Méditerranée orientale.

La datation pour d'autres installations portuaires est plus difficile, puisqu'elle repose souvent «sur des critères généraux et est plus spéculative» (FROST 1992). Les ports de Tyr ont fait l'objet de recherches sous-marines et aériennes poussées (POIDEBARD 1939); ces dernières ont confirmé l'existence dans l'Antiquité de deux ports, celui du N. «sidonien» et celui du S. «égyptien», aménagé avec un système de bassins, qui tomba en désuétude après l'époque byzantine, mais dont les restes datent très vraisemblablement de l'époque hellénistico-romaine. D'autres recherches se concentrèrent sur le port de Sidon (POIDEBARD & LAUFFRAY 1951); on y a reconnu les structures portuaires internes et l'îlot à 1 km de la côte, qui servait peut-être à l'ancrage des bateaux étrangers. Il faut encore souligner l'importance des installations portuaires de Kition, le «port fermé» de Strabon (XIV 682), que bordaient au V^e s. des hangars pour les trières et dont d'imposants vestiges ont été mis au jour par des fouilles récentes de la mission archéologique française (M. Yon).

Néanmoins la connaissance des installations portuaires phéniciennes, demeure encore insatisfaisante, soit parce que presque toutes les structures ont subi des réaménagements à des époques postérieures, soit parce que de prometteuses recherches d'archéologie sous-marine qui se déroulaient le long de la côte libanaise ont été arrêtées par les vicissitudes politiques. Des recherches de H. Frost semblent en tout cas modifier des conclusions

jadis bien établies : les «môles» au S. de Tyr seraient des phénomènes naturels et l'hypothèse que tout autour de l'îlot de Sidon il n'y avait pas de structures maçonnées s'est révélée non fondée (FROST 1973b, p. 76-77).

C. Architecture palatiale

Les fouilles des sites phéniciens d'Orient n'ont jamais mis au jour des restes d'édifices qu'on puisse mettre en relation avec l'architecture palatiale. Mais il est évident que le rapport entre l'architecture palatiale phénicienne et celle des régions voisines fut étroit. Il est vraisemblable que les artisans envoyés par Hiram, roi de Tyr, à David pour la construction de son palais (2S. 5, 11; cf. aussi 2Chr. 2, 2) ont emporté à Jérusalem non seulement leur habilité de charpentiers et de maçons, mais aussi l'architectonique des villes côtières en ce qui concerne tant les techniques de construction que les plans des édifices.

Le célèbre relief de la chambre XLVIII du Palais S.-O. de Sennachérib à Ninive (JACOBY 1991, fig. 2; RUSSELL 1991, 68-69, fig. 39), dans lequel est représentée une ville attribuée, avec incertitude, à un milieu phénicien, nous montre des détails architectoniques, les fenêtres décorées à colonnettes et chapiteaux, que les Phéniciens rendirent probablement courants dans la décoration architectonique de tout le Levant. Des colonnettes à chapiteaux étaient représentées sur des plaquettes d'ivoire phéniciennes montrant le célèbre motif de «la femme à la fenêtre» et des exemplaires réels ont été mis au jour dans la résidence du niveau VA de Ramat Rahel en Palestine, datée entre 608 et 587; ces colonnettes, comme les chapiteaux dits «protoéoliens» et les merlons à gradins, doivent sans doute être considérées comme des éléments du style ornemental que les artisans phéniciens introduisirent en Juda et Israël dès l'époque de Salomon (AHARONI 1964, p. 56-58, pl. 42-48).

En ce qui concerne la période perse, il est probable que l'architecture palatiale phénicienne s'inspira de celle achéménide (STERN 1982, p. 60); un édifice à plan rectangulaire (50 x 25 m), avec un double rang de piliers, reproduisant une typologie caractéristique de l'architecture impériale achéménide, fut érigé sur la terrasse fortifiée dans la zone N.-E. de Byblos. Le style architectonique perse introduisit, à côté des caractères phéniciens traditionnels (STERN 1982, p. 67), des éléments décoratifs nouveaux. On ne connaît pas le plan de l'édifice dans la campagne de Sidon, où des chapiteaux à tête de taureaux ont été trouvés, mais leur ressemblance avec les chapiteaux perses est significative.

D. Architecture domestique

En ce qui concerne l'architecture domestique du Levant en général les études de Fr. Braemer sont fondamentales (spéc. BRAEMER 1982). Ce dernier a toutefois bien souligné que la documentation relative à la Phénicie et à la Syrie est «dramatiquement faible» (BRAEMER 1982, p. 2) par rapport aux nombreuses données fournies par la région palestinienne. En effet, sa tentative pour insérer cette «faible documentation» dans les typologies d'habitation déjà reconnues dans la région palestinienne est dépourvue d'un soutien documentaire adéquat. Il en conclut qu'«il n'est pas possible de définir un "type" de maison phénicienne», mais qu'on peut néanmoins reconnaître dans la documentation disponible «des ensembles régionaux, jordano-palestinien d'une part, syrien de l'autre» (BRAEMER 1992, p. 37).

Fr. Braemer reconnaît donc dans la Phénicie du S., comme partout en Palestine, un modèle-type qui se développe dès la fin du IX^e s., constitué par des maisons à trois pièces adjacentes par un long côté, parfois bordées d'une pièce transversale sur leur petit côté. La technique de construction typique est celle qui est dite «phénicienne», documentée par les restes de Tyr et de Sarepta, «à piliers construits en carreaux et boutisses qui arment un mur en petit appareil». Sur la côte septentrionale du Levant, à Ras Ibn Hani, à Tell Sukas et à Ras el-Bassit, les plans montrent «trois larges pièces adjacentes par leur long côté ou large pièce flanquée de petites pièces carrées sur son long côté», ce qui, selon Fr. Braemer, est un modèle présent à Tell Sukas au Fer I. Dès le VIII^e s., à Ras el-Bassit et à Tell Sukas, deux types de maisons sont attestés, celles à grand espace carré avec une pièce sur un côté et celles à une seule pièce (BRAEMER 1992, p. 37). Il faut toutefois rappeler qu'à propos de l'architecture domestique de Tell Sukas J. Lund a souligné que le faible état de conservation des restes d'habitations laisse souvent douter de l'attribution à un modèle bien déterminé (*Tell Sukas* VIII, p. 187-188).

À la fin du V^e-début du IV^e s. les restes des villes côtières du N. témoignent d'une adhésion encore très modérée au système hippodamien (niveau IV de Al-Mina, période F de Tell Sukas; cf. *Tell Sukas* VIII, p. 192-199, sur l'état de la question pour la période entre la fin de l'époque perse et le début de l'époque hellénistique).

Au regard de l'absence presque totale de données archéologiques sur les aspects civils des installations urbaines de Chypre – dont les zones sacrées et funéraires sont les mieux connues, le système de collecteurs des eaux usées, datant du IV^e s., mis au jour à Kition (SALLES 1983) est du plus grand intérêt. Il témoigne, avec son réseau complexe d'égouts collecteurs

et de drains souterrains venant de la ville et se déversant dans le port, d'une organisation urbanistique très avancée.

Les activités industrielles pratiquées dans les villes phéniciennes sont documentées d'une façon disorganique. Les vestiges liés à la fabrication de la pourpre, constitués pour la plupart par des restes de murex (à Tyr on en a trouvé des dépôts de 40 m d'épaisseur) sont souvent indatables. Ce sont les fouilles de Sarepta qui nous informent très ponctuellement sur toute une série d'installations industrielles qui vont de l'activité métallurgique à celle céramique, de celle de l'extraction de l'huile d'olive à celle de la fabrication de la pourpre (*Sarepta* I et II). On qualifiera d'extraordinairement documentée l'activité des potiers de Sarepta (ANDERSON 1987), où l'on a mis au jour la seule fabrique de céramique connue à ce jour en territoire phénicien, témoignant pour la première fois dans la même aire d'une activité continue du Bronze Récent II à la période perse. Les fours de potier, au moins 24, appartiennent à une typologie «cananéenne», celle à deux étages et plan bilobé (connue aussi à Megiddo, Tell en-Nasbeh, Ashdod, Akko et Hazôr), qui sera reprise en Occident, comme en témoignent les fours de Motyé (FALSONE 1981b, 1992a). Les ateliers autour des fours, plus de 15, étaient formés par plusieurs pièces, dans lesquelles se déroulaient toutes les fonctions relatives à la fabrication des produits céramiques.